

François Nault

**Moi...  
et Max Stirner**  
L'art de vivre



**O**rizons

PROFILS D'UN CLASSIQUE



Daniel Cohen éditeur  
www.editionsorizons.fr

*Profils d'un classique*  
Une collection dirigée par Daniel Cohen

*Profils d'un classique* est une collection qui a pour vocation d'offrir au lecteur français, par voie de l'essai ou de l'œuvre plus personnelle, un éclairage nouveau sur des auteurs nationaux ou étrangers à qui la maturité littéraire et la renommée nationale confèrent le statut de « classique ». S'il est vrai qu'elle vise plus spécifiquement des auteurs contemporains, et en tout cas nés au XX<sup>e</sup> siècle, elle pourrait s'ouvrir également à des auteurs plus anciens, nés au XIX<sup>e</sup> siècle notamment, mais dont l'œuvre s'est déroulée, à cheval entre les deux siècles, soit par son retentissement, soit par sa cristallisation.

ISBN : 979-10-309-0273-0  
© Orizons, Paris, 2021

Moi...  
et Max Stirner  
L'art de vivre

## Ouvrages de l'auteur

- Derrida et la théologie : dire Dieu après la déconstruction*, Paris/Montréal, Cerf/Médiaspaul (Cogitatio Fidei, 216), 2000.
- Mouvements du croire* (avec Jacques Julien), Montréal, Médiaspaul (Notre Temps, 55), 2001.
- Une théologie en déconstructions : littérature — mystique — philosophie*, Paris/Montréal, Cerf/Médiaspaul, 2004.
- Le lavement des pieds : un asacrement*, Montréal, Médiaspaul, 2010.
- Plus d'une voix : Jacques Derrida et la question théologico-politique* (avec Jacques Julien), Paris/Montréal, Cerf/Médiaspaul (La nuit surveillée), 2011.
- Petite introduction athéologique à la théologie*, Montréal, Médiaspaul, 2013.
- Autorité et magistère* (avec Gilles Routhier), Montréal, Médiaspaul, 2014.
- L'évangile de la paresse*, Montréal, Médiaspaul, 2016.
- L'évangile de la luxure*, St-Denis, Édilivre, 2018.
- Moi...et Max Stirner — L'art de vivre*, Paris, Orizons, 2021.

François Nault

Moi...  
et Max Stirner  
L'art de vivre

 Orizons  
2021

## Dans la même collection

- Michel Arouimi, *Jünger et ses dieux. Rimbaud, Conrad, Melville*, 2011
- Michel Arouimi, *Maeterlinck ou Naître par la mort*, 2017
- Audrey Aubou (dir.), *Reinaldo Arenas en toutes lettres*, 2011
- Aimé Césaire, *Du fond d'un pays de silence... Édition critique de Ferrements*, Lilyan Kesteloot, René Hénane, Mamadou Souley Ba, 2012
- Monique Lise Cohen, *Etty Hillesum. Une lecture juive*, 2013
- Daniel Cohen, *Le Miroir et ses portes — Proust, Gide, Claudel*, 2018
- Miguel Couffon, *Peter Altenberg, Une vie de poète bohème à Vienne, entre 1859 et 1919*, 2011
- Quentin Debray, *Pirandello, Tchekhov et quelques autres - La mise en question de la personnalité en littérature*, 2017
- Quentin Debray, *Dickens et Freud*, 2018
- Quentin Debray, *Giraudoux, Cocteau, Giono— Un réalisme multifocal*, 2019
- Charles Dobzynski, *Je est un juif, roman*, 2011
- Charles Dobzynski, *Un four à brûler le réel — Tome I : Les poètes de France, 2011 ; Tome II : Les poètes du Monde*, 2013
- Charles Dobzynski, *Ma mère, etc., roman*, 2013
- Raymond Espinose, *Albert Cossery, une éthique de la dérision*, 2008
- Raymond Espinose, *Boris Vian, un poète en liberté*, 2009
- Raymond Espinose, *Henri-François Rey, essayiste — Les sentiers de l'utopie*, 2018
- Bernard Forthomme, *Une soirée d'hiver en compagnie d'Emmanuel Lévinas*, 2016
- Hamid Fouladvind, *Aragon, cet amour infini des mots*, 2009
- André Gide, *Poésies d'André Walter*, illustrations de Christian Gardair, 2009
- André Gide, *De me ipse*, 2013

- Else Lasker-Schüler, *Viens à moi dans la nuit* — traduit de l'allemand par Raoul de Varax, 2015
- Pierre Le Coz, *Philip K. Dick et la Théologie— Les Variations ubikiennes*, 2019
- Fanny Lévy, *Héroïnes manipulées ou Les beaux-arts de la mort*, 2017
- Françoise Maffre Castellani, *Edith Stein. « Le livre aux sept sceaux »*, 2011
- Didier Mansuy, *Le linceul de pourpre de Marcel Jouhandeau. La trinité Jouhandeau — Rode — Coquet*, 2009
- Tilmann Moser, *Une grammaire des sentiments*, traduit de l'allemand par Dina Le Neveu, 2009
- Lucette Mouline, *Proust maître d'œuvre*, 2014
- Marta Ruiz-Galbete, *Jorge Semprun - La mémoire de toutes pièces*, 2016
- Georg Trakl, *Sébastien en rêve et autres poèmes*, 2018
- Claude Vigée, *Mélancolie solaire*, édition d'Anne Mounic, 2008
- Claude Vigée, *L'extase et l'errance*, 2009
- Claude Vigée, *Rêver d'écrire de temps*, 2011
- Georges Ziegelmeyer, *Les cycles romanesques de Jo Jong-nae, Œuvre-monde de Corée*, 2009



## Introduction

« Stirner offre cette chance inestimable  
qu'écrivant sur lui, sur l'Unique, on  
écrit nécessairement sur soi. »

Pierre Vandrepote  
*Max Stirner chez les Indiens*

**I**l ne sera question, dans cet essai, que de Moi.  
Moi, Moi et encore Moi, seulement de Moi. Aussi bien  
te faire tout de suite à l'idée, cher lecteur — chère lectrice,  
car c'est *aussi* à toi, lectrice, et même *surtout* à toi que Je  
M'adresse. Sinon, il est encore temps de renoncer à cette lec-  
ture, de refermer ce livre, d'aller voir ailleurs si Je n'y suis  
pas ; Je ne M'en porterai pas plus mal, sois sans crainte — que  
M'importe d'avoir des lecteurs, que M'importe que tu Me  
lises ! Tu ne t'en porteras pas plus mal non plus. Peut-être.  
Cela reste à voir. Si tu continues, si tu franchis le cap de ce  
paragraphe, tu y gagneras peut-être quelque chose. Quoi ? Je  
n'en ai aucune espèce d'idée et, surtout, Je ne te promets rien.  
Comme dit le proverbe : « qui lira verra ». Cela M'est égal que  
tu continues à Me lire, que ce soit bien clair...

Néanmoins... quand même... il faut le dire, le détour en vaut peut-être la peine. Peut-être voudras-tu Me lire, après tout ?

Tu es encore là — n'est-ce pas ? C'est que, déjà, Je n'ai pas tout à fait le goût de te perdre. Sans rien te promettre — Je le ferais que Ma promesse ne vaudrait pas grand-chose, comme tu le comprendras assez rapidement (mais n'anticipons pas...) —, J'ai quand même le goût que tu continues la lecture de Mon essai. Je ne serais pas étonné si, à la fin, tu Me remerciais même de l'avoir écrit. Ce n'est pas une promesse, Je le répète, ni même une prédiction : tout au plus l'expression d'un *désir*.

« Le détour en vaut peut-être la peine », ai-Je écrit. Ce qui implique au moins deux choses : l'une relativement à la *peine*, l'autre relativement au *détour*.

À l'égard de la peine, de la douleur, de la souffrance, Je n'ai aucune dévotion particulière. Loin de les rechercher, Je M'efforce plutôt, dans la mesure du possible, de les fuir ; Je tente d'écarter les choses et les êtres désagréables. Ce n'est pas toujours facile, Je te le concède.

Je n'ai rien contre le Divin Marquis — les soirées d'automne Me trouvent parfois à relire et à méditer dans mon cœur *La Philosophie dans le boudoir*, *Justine ou les Malheurs de la vertu* ou encore, si le cœur M'en dit, les *Cent Vingt Journées de Sodome* —, mais Je ne suis pas masochiste, ni sadique.

Cet essai, Je l'ai écrit d'abord et surtout par plaisir, pour Mon plaisir, pour Ma jouissance. Pas pour toi — que tu interrompes ici ta lecture, cela M'est égal, ai-Je besoin de te le

répéter ? En même temps, Mon plaisir d'écriture se trouve en quelque sorte redoublé à l'idée que tu y trouveras aussi du plaisir, et pas seulement de la peine, même si celle-ci est inévitable — puisqu'il s'agit de *lire* après tout ; n'est-ce pas ? *Ma* jouissance augmente à l'idée de *ta* jouissance, à l'idée de te savoir éprouver du plaisir à Me lire, comme à l'idée de te savoir choqué par ce que tes yeux découvriront (et que J'ai écrit), à l'idée d'imaginer que tu M'imagines écrivant cela même que tu lis en ce moment....

Bref, ta jouissance M'importe parce qu'elle contribue à Ma propre jouissance ; c'est pourquoi J'ai souhaité donner à Mon essai une forme plaisante et légère. J'espère avoir réussi et que la peine de le lire en sera d'autant diminuée. Car la peine, Je ne la souhaite ni pour Moi, ni pour les autres.

J'ai parlé de la peine ; Je dis maintenant un mot du *détour*. Car un détour, il y aura. Par Moi. Moi, Moi, et Moi encore. J'y reviens, encore et toujours. Il ne sera question que de cela : Moi, ici et maintenant, l'Unique.

N'est-ce pas là une manière franchement *égoïste* d'envisager les choses ? C'est ce que tu penses, n'est-ce pas ? Mais ce que tu penses M'intéresse si peu ; Je ne peux pas M'y arrêter. Il Me faut avancer, avec résolution et obstination. Je compte bien avancer, toujours plus loin, toujours plus haut, et M'engager ainsi dans l'aventure la plus périlleuse mais aussi la plus exaltante qui soit : celle qui va de Moi à Moi, celle qui Me reconduit à Moi-même.

Je suis, Moi, l'Unique, l'unique point de départ et l'unique point d'arrivée de Ma quête. (*Toi aussi, si tu le désires, tu peux t'engager dans une telle quête, dans la quête de ton toi, mais cela te regarde et te concerne. Que pourrais-Je en dire ? Qu'en sais-Je ? Tes voies ne sont pas Mes voies.*)

Le retour au Moi, à Mon Moi, à quoi cet essai se résume et auquel il invite le lecteur, emprunte par ailleurs une voie détournée. Il ne dira pas toujours son nom. Disons que J'avance masqué. Telle est Ma ruse, Mon astuce, qui est aussi Ma force.

Le chemin vers Moi va prendre la forme d'une investigation de la pensée d'un autre, en l'occurrence celle de Max Stirner, un philosophe du dix-neuvième siècle, aujourd'hui à peu près oublié de tous (et surtout des autres philosophes), auteur d'un seul livre auquel son nom reste attaché : *Der Einzige und sein Eigentum*. Ou encore, en français : *L'Unique et sa propriété*.

Tu imagines que le présent essai se résume à une pure glose de ce livre monstrueux, *L'Unique et sa propriété* ? Une glose, c'est-à-dire à la fois une note explicative ou encore un commentaire malveillant. Ce n'est pas le cas. L'entreprise est à la fois plus modeste et peut-être aussi plus ambitieuse.

*L'Unique et sa propriété* constitue la base textuelle — un ensemble de mots et de phrases — fournissant le prétexte d'élaboration de Ma propre pensée, de Ma pensée à Moi. Ou plutôt de Mes pensées : après tout, il ne faut pas exclure la possibilité que J'en aie plusieurs, qui se contredisent entre elles — pourquoi pas ? De Mes pensées donc. Pas des siennes à lui, Stirner — ses pensées M'importent aussi peu que toi, aussi peu qu'elles t'importent à toi ou devraient t'importer. Que cela soit clair, Je n'entends pas Me laisser déposséder de Mes pensées ; J'entends bien en rester le propriétaire, ne rien céder, ne pas capituler.

Dit autrement, alors même qu'il sera beaucoup question de Stirner dans ces pages, alors même qu'il ne sera question — en un sens — que de lui et de ses pensées, Je ne suis pas pour autant stirnérien. Je tiens la phrase « je suis stirnérien » comme une phrase absurde, révélant la stupidité de celui qui la prononce, ou du moins attestant que le stirnérien en question n'a pas lu *L'Unique et sa propriété* comme il faut, c'est-à-dire comme Je l'ai Moi-même lu. Affirmer être stirnérien, c'est affirmer avoir renoncé à cela même que Stirner nous enjoint à *ne pas renoncer* : sa propre particularité. Dit autrement : Mon rapport à Stirner en est un de compagnonnage ou d'exploitation, pas de dévotion.

En écrivant *L'Unique et sa propriété*, Max Stirner a simplement cherché à mettre au monde ses pensées, à leur donner vie. Par la publication, il les a semées. Et après ? Stirner lui-même invite son lecteur à passer à l'action, à s'en emparer : « *Macht damit, was Ihr wollt und könnt, das ist eure Sache und kümmert Mich nicht.* » De ses pensées, il dit : « Faites-en ce que vous voulez et pouvez, c'est votre affaire et Je ne M'en occupe pas. »

J'ai envie de lui répondre : Je n'y manquerai pas.

Qu'est-ce que cela implique ? D'abord que Je ne Me gênerai pas pour M'approprier *L'Unique et sa propriété*, pour faire Mien ce texte, en reprenant quelques-uns de ses procédés (l'utilisation des majuscules en est un), en mimant son ton (à l'occasion, quand il Me plaira de le faire), en le plagiant allègrement (comme Stirner a plagié Hegel, Goethe, Feuerbach et tant d'autres) ou en le citant de travers (si le cœur M'en dit), en y volant des phrases et des idées, en M'appropriant ce qu'il déploie et qui, dès lors que J'en prends connaissance et l'intègre, devient Ma propriété. Tu le devines : de *L'Unique et*

*sa propriété*, il ne restera presque rien au terme de l'entreprise, c'est-à-dire rien qui ne M'appartienne en propre.

Je ne suis pas le disciple de Stirner mais son maître. Et J'entends le rester jusqu'à la fin.

La tâche d'appropriation du livre de Stirner consistera en l'occurrence en un travail de *détournement*. *L'Unique et sa propriété*, dans la ligne des Jeunes hégéliens, constitue une charge en règle contre la religion et, plus précisément, contre le christianisme. C'est peut-être le livre le plus antireligieux et le plus antichrétien qui n'a jamais été écrit. Le refus de toute transcendance est complet, d'où la radicalité de la démarche stirnérienne. Or, Je suis un théologien chrétien — unique en Mon genre, cela va sans dire — et c'est bien en tant que théologien chrétien que J'entends M'approprier *L'Unique et sa propriété*. Je suis, Moi, le seul théologien chrétien à n'avoir jamais osé s'aventurer sur ce terrain ; unique chrétien, seul de Ma race, valeureux chevalier de la foi, le seul donc à avoir envisagé affronter Stirner. De ce combat épique, J'entends bien être le vainqueur. Je suis plus fort que lui : Moi, l'Unique, dans Mon unicité irrépressible, dans Ma spécificité indéfinissable, dans Mon irréductible originalité, dans Ma présence — charnelle et singulière — au monde, individu qu'aucune théorie ne pourra jamais comprendre.

Qui suis-Je ? Je suis un criminel, comme Stirner Me l'a appris. Car la leçon a été entendue et comprise — et J'ai décidé de l'appliquer rigoureusement, en la retournant contre Stirner. Je serai le criminel de sa pensée. Sa pensée sera Ma pensée.

Le pouvoir négateur de Stirner, J'entends l'exploiter à Mon profit, au bénéfice de Ma cause — qui n'est rien d'autre que Ma jouissance, associée à Mon christianisme (qu'on aurait tort d'identifier trop hâtivement et imprudemment à « la

religion chrétienne » en tant que telle, à ses représentants ou à ses institutions, ou encore à son message officiel).

J'aurai l'occasion de M'expliquer là-dessus, le moment venu, quand il Me plaira.

En écrivant *L'Unique et sa propriété*, Max Stirner — enfin, Je veux dire, celui qui nous est connu par ce nom, qui n'est pas vraiment son nom — a fait à l'humanité (ce beau fantôme !) un extraordinaire cadeau... dont elle ne sait trop quoi faire ! La pauvre. Moi, Je sais. Ce livre que j'ai sous les yeux, *L'Unique et sa propriété*, posé là sur Mon bureau, Me donne l'occasion de M'amuser selon Mon goût. C'est pourquoi, suivant Mon besoin et Mon désir du moment, J'en profite pour le feuilleter ; il Me donne l'occasion de remâcher Ma cause ou d'en humer le parfum — ou de le feindre, car Je n'ai pas d'odorat (mais Je te dévoile ainsi une partie de Moi...).

*L'Unique et sa propriété* est-il le livre prophétique qui révèle la vérité de notre époque, de notre monde, peuplé de petits égoïstes, d'odieux individualistes, repliés sur eux-mêmes, propriétaires repus ou voraces, à la fois contents d'eux-mêmes et terriblement anxieux ? Est-ce que le monde dessiné par Stirner, dans son délire, n'est pas devenu *notre* monde, bien réel et bien concret ? Est-ce que le réel — notre réel — aurait dépassé la fiction conçue par ce philosophe fou et solitaire ? Peut-être.

Ou peut-être pas.

Où est l'Unique ? Où est l'individu souverain ? Je cherche et Je vois, partout, des êtres interchangeable. Celui qui règne

aujourd'hui, est-ce vraiment l'individu souverain ? N'observe-t-on pas plutôt un « individualisme de masse », lié à un remplacisme généralisé, machine à fabriquer du *même* ? Je ne sais pas. Cela ne Me coûte rien de l'avouer. Et, au fond, ce n'est pas Ma question, ni Mon combat. Ni le genre de questions qui préoccupait Stirner, Me semble-t-il. Il était trop *frivole* pour cela. Comme Moi. Trop réfractaire à tout esprit de sérieux, à tout sens du devoir, à toute moralité, à toute stabilité.

C'est sans doute le secret de la mystérieuse affinité qu'il y a entre nous — entre lui et Moi —, une affinité que Je devine ou que J'invente.

Au « bon bourgeois », Je préfère — comme Stirner — le vagabond, le paresseux, le marginal. Que fait la bourgeoisie ? Elle « professe une morale qui correspond de la manière la plus étroite à son essence. Sa première exigence est que l'on ait une occupation sérieuse, un métier honnête et une conduite morale. » Face au bon bourgeois, il y a « la courtisane, le voleur, le brigand et l'assassin, le joueur, l'homme sans fortune et sans emploi ou de caractère léger » ; ils sont pour la bourgeoisie des gens immoraux : « Le bon bourgeois qualifie son sentiment à leur égard de "profonde indignation". » Qu'est-ce qui manque à ces gens-là ? Ils manquent « la stabilité, le sérieux dans l'occupation, la vie honnête et rangée, le revenu fixe, etc... bref, leur existence ne reposant sur aucune base sûre, ils font partie des dangereux individus "particuliers et à part" [...]. »

Le problème avec ces « individus particuliers », avec ces « êtres à part », est qu'ils n'offrent « aucune garantie », puisqu'ils n'ont rien à perdre. Pour Stirner, celui qui « contracte un lien familial, offre, ainsi *lié*, une garantie, il est saisissable à la différence de la fille de joie ou du joueur,

qui risque tout au jeu et se ruine, lui et les autres. Le terme de “vagabonds” conviendrait bien à tous ces gens douteux, hostiles ou dangereux aux yeux des bourgeois que choque toute espèce de vagabondage, dans la vie. »

Il y a aussi, selon Stirner, des « vagabonds intellectuels ». Ce sont ceux « auxquels le domicile hérité de leurs pères paraît trop étroit et trop pesant pour qu’ils se satisfassent plus longtemps de son espace limité : au lieu de s’en tenir aux bornes d’une pensée modérée et de prendre pour intangible vérité ce qui procure à des milliers de gens consolation et tranquillité, ils sautent par-dessus les frontières de la tradition et divaguent, extravagants vagabonds, au gré de leur insolente critique et de leur passion effrénée du doute. » Ces vagabonds intellectuels constituent la classe des inconstants et des turbulents.

De qui Stirner parle-t-il ici, sinon de lui-même ?

S’il est bien parmi les autres, le vagabond se tient malgré tout à *l’écart* — la marge est une position qui évite les frictions du moi. C’est la position de Stirner, cet énergumène qui n’est pas tout à fait un homme de bonne compagnie, mais qui va plutôt où bon lui semble, tout seul, faisant fi de ce que les autres pensent ou font. Si le bonheur des bourgeois est injuste, celui du peuple lui apparaît inauthentique : il ne s’en préoccupe pas. Stirner se tient à l’écart, observateur désabusé ou amusé d’un monde agité et absurde.

Je suis aussi, à Ma façon, ce vagabond intellectuel, cet errant, cet inconstant, ce turbulent. En tout cas, il Me plaît de le penser et de l’affirmer.

Certes, en apparence, Je n’ai rien en commun avec Stirner. Il était, semble-t-il, un parfait inadapté, une sorte « d’intellectuel flottant », incapable d’accéder au monde académique — ni même de mener une quelconque carrière —,

malheureux en amour (semble-t-il), privé d'une vie familiale ou conjugale stable, n'ayant jamais joui — sauf pour une courte période — d'un confort matériel. Stirner : *l'homme en dehors*. Je suis bien plutôt — en apparence — *l'homme en dedans*, l'homme des appartenances et des inscriptions institutionnelles.

Les apparences sont trompeuses. Ne le sais-tu pas ?

Quoi qu'on pense, Je suis, Moi aussi, *l'homme en dehors*. Pas à la façon de Stirner, mais à Ma façon à Moi. Unique, vous disais-Je.

Stirner est-il inutile, ainsi que certains l'affirment ? Non seulement un triste plagiaire, ignorant ce qu'il plagie (comme l'écrivent Marx et Engels), mais un philosophe ne servant à rien. Il serait peut-être même nuisible, avancent d'autres lecteurs de *L'Unique et sa propriété*, voyant en Stirner un « destructeur d'enthousiasme », un penseur n'ayant à proposer aucun enseignement positif ou constructif.

Je pense au contraire que Stirner est *utile*. Non seulement J'éprouve du plaisir à lire, puis à relire, et à relire encore *L'Unique et sa propriété*, mais Je suis convaincu de *l'intérêt* de cette lecture. De son intérêt pour Moi, et peut-être pour d'autres uniques. Après avoir lu ce livre, on le quitte convaincu d'être « le maître du monde ». Ce n'est pas rien.

Je suis le maître du monde.

*L'Unique et sa propriété* est un livre qui *fait* quelque chose, c'est-à-dire qui transforme son lecteur. Il éveille son lecteur, il l'initie à une nouvelle manière d'envisager le monde et de s'appréhender lui-même. Par le jeu rhétorique et l'alternance

des « Je », des « Tu » et des « Nous », le livre de Stirner M'attrape par le collet et Me secoue dans tous les sens. Comme Nietzsche, Stirner philosophe à coup de marteau, et le lecteur ne sort pas indemne d'une confrontation avec lui.

Philosophe de l'existence plutôt que de l'essence ? Peut-être. Mais s'il y a un existentialisme stirnérien, il est dépourvu de la négativité caractéristique des existentialismes du vingtième siècle. Même en cherchant très fort, on ne trouvera aucune trace d'inquiétude métaphysique dans *L'Unique et sa propriété*.

Je propose d'appréhender la « philosophie » de Stirner comme une philosophie *pratique*. Ce penseur — adversaire acharné de la pensée — s'attaque avec une violence incomparable à tous les fantômes qui nous gênent : l'État, la Morale, Dieu, la Société, l'Homme, etc. S'il y a bien chez lui une rage déconstructrice, un désir d'en finir avec les idées générales (toutes les idées générales) et les institutions qui nous oppriment (toutes les institutions sont oppressantes), cela s'effectue au bénéfice d'un projet qu'il Me revient, à Moi et à Moi seul, de mener à terme. Stirner M'encourage (c'est une façon de parler...) à Me débarrasser de tout ce qui Me gêne — il Me fournit pour cela quelques outils théoriques utiles — mais il ne faut surtout pas fétichiser l'activité théorique, car la théorie sans la pratique n'est que du vent. Ou de la buée. « Vanité des vanités, tout est vanité... »

*L'Unique et sa propriété* ne laisse subsister — tu le constateras bien assez vite — qu'un champ de ruines. L'important sera d'édifier quelque chose, c'est-à-dire quelqu'un — qu'il faudra aussi éventuellement dissoudre — sur ce champ de ruines.

Cela n'est pas l'affaire de Stirner.

C'est la Mienne. C'est Mon affaire.

Il Me revient à Moi, uniquement à l'Unique donc, de traduire concrètement — dans la vie elle-même — ce que *L'Unique et sa propriété* ne fait que laisser entrevoir.

Et il Me revient, *si Je peux*, de faire advenir cela, non par la pensée pure (génératrice impénitente d'êtres fantomatiques) mais par l'exercice d'une liberté concrète, qui atteste de sa réalité par sa mise en œuvre.

Ce qui ne manque pas.

Car Je suis le maître du monde et Mon pouvoir ne connaît pas de limites : Je suis un criminel.

Et toi, qui es-tu ?

## Chapitre I

### Une biographie anecdotique

« Si on le considère dans l'ensemble, il est repoussant, grossier, fanfaron, hâbleur, un étudiant dégénéré, un rustre, un égomane évidemment, un psychopathe gravement atteint. Il crousse d'une voie aiguë, désagréable : moi, c'est moi, rien ne m'importe que moi-même. Ses sophismes verbaux sont insupportables. Sa bohème qui s'enveloppe de fumée de cigares est nauséabonde. »

Carl Schmitt  
*Ex captivitate salus*

Ce qu'elle sait de Max Stirner, l'humanité le doit à un poète allemand : John Henry Mackay. Je dis un mot de ce singulier personnage.

Né en 1864 à Greenock (en Écosse), Mackay est mort en 1933 à Stahnsdorf, près de Berlin — probablement d'une surdose d'héroïne. Entre ces dates, il aura eu le temps d'écrire